suite de LA GUERRE RACONTEE

Les jours qui ont suivi, les hommes sont partis par paquets, les familles allaient les conduire en charrette, à la gare de Briançon.

Tout le monde en avait gros, mais on nous avait bien dit de ne pas le montrer, ce qui a été très difficile quand les hommes nous ont crié au revoir par les fenêtres, au démarrage du train.

Deux années ont passé, mais ça semble plus dans ma tête.

Ce jour-là, sûr qu'on était tristes, mais pour dire vrai, pour nous les minos, on se sentait tous comme un peu soldats, dans cette guerre.

On avait en même temps peur des boches avec leurs casques à pointe, et envie surtout d'avoir l'âge de s'engager pour avoir notre petite part de gloire en reprenant l'Alsace et la Lorraine dans de grandes sonneries de clairon.

En plus, tout le monde disait que la guerre serait vite gagnée et que les hommes seraient de retour pour Noël. On y croyait ferme.

C'était l'été, il a bien fallu continuer le travail des champs.

REQUISITION DES MULETS

À la maison, la vie était difficile sans le Papa et les oncles qui venaient toujours donner la main.

La Maman était si fatiguée de monter chaque soir au Puy Chirouzan, qu'elle ne riait plus jamais et ne nous parlait que pour dire les choses du travail. Le Pépé venait aider tous les jours, mais il se courbait de plus en plus.

Là-dessus, on est venu nous réquisitionner les mulets.

Sûr que ce n'était pas pareil que le départ des hommes, mais on avait quand même gros cœur ; qui donc allait labourer les champs ? Et puis comment seraient traités nos mulets, là-haut au front ?

On est resté quelques semaines à se lamenter là-dessus, puis on nous a rendu les bêtes ; à ce qu'il paraît qu'il y en avait de trop, et c'était tant mieux, autant pour les gens que pour les mulets.

Nous, les enfants, on faisait bien tout ce qu'on pouvait pour y aider. Même du travail des hommes parfois.

Et maintenant, on continue, au plus qu'on grandit, au mieux qu'on aide.

Dès le début de la guerre il y a eu des soldats de la vallée tués. Et puis c'est arrivé ici. C'est le Maire qui est venu annoncer la terrible nouvelle à la famille

: le fils est tombé au champ d'Honneur. Ça, je n'oublierai jamais. Et d'autres qui ont suivi que je ne dis pas les noms. Et cela continue.

Il y a les blessés qui viennent passer leur permission de convalescence au pays, avec leurs béquilles pour certains, comme mon Papa, Cyprien.

Ceux qui restent invalides ne repartent pas au front, on les emploie dans les travaux de bureau.

Si c'est une très grande infirmité comme aveugle, sûr que la ils reviennent au pays pour toujours.

ON NE SAIT RIEN DES COMBATS

Les plus nombreux sont ceux qui finissaient de guérir en allant donner la main aux travaux des champs, ou à déneiger les chemins, si c'est l'hiver.

Et puis, leur permission finie, les voilà qui repartent bien trop vite, que ça fait peine ; en plus ils portent un gros sac à dos, de trente kilos et plus, qu'ils appellent le barda.

Pour ce qui est des combats, nous ici, on ne sait rien, c'est si loin le front, tout dans l'est et le nord.

Deux Noël ont passé, avec des hivers comme jamais ; alors on imagine ce que c'est dans les tranchées.

Les gens s'arrangent pour avoir le journal et se le faire passer. Mais ce qu'ils disent dedans, on voit bien que c'est tout des contes, parce que les soldats, eux, nous disent que ce n'est point du tout comme ça.

Qu'est-ce qui a changé au village ?

Avant, quand on se causait c'était toujours pour les travaux ou la pluie, la santé, les bêtes.

Maintenant, on ne parle que de cette guerre qui se finit point ; et de savoir des nouvelles de ceux qui y sont.

Nous, sur le chemin de l'école, au début, on jouait à la guerre, on rampait, on se cachait dans les buissons, on criait : - Pan ! pan ! tu es mort.

Mais personne ne voulait faire l'allemand, ce qui se comprend, mais ça arrêtait la bataille.

Maintenant, je ne joue plus à la guerre, j'ai trop entendu raconter des choses qui ne donnent point l'envie de jouer.

Mon oncle Tonin est venu en permission agricole, comme on dit. Il repart ce soir.

La Mémé a tout le temps les larmes qu'elle cache en tricotant.

Le Tonton m'a mené avec lui aux champs chaque matin, il a beaucoup parlé des choses de la guerre qu'il

voulait point dire à la maison devant les femmes, déjà si tristes.

La vie dans les tranchées, par toutes les saisons. Il pleut glacé, il neige ; les uniformes trempés ne sèche jamais. Les pieds jusqu'aux chevilles dans l'eau et la boue, et qui gèlent. Le ravitaillement qui arrive mal, et froid. Et le courrier point du tout.

Et il faut se battre quand même quand c'est le jour et l'heure de l'attaque, et on y va, on se demande comment, que me disait le Tonton.

Et puis d'autres choses pires encore, sur les blessés qu'on va chercher entre les lignes, et ceux qu'on ne peut pas aller chercher. J'y pense la nuit et ça m'empêche de dormir.

Mais il me racontait cela sans se plaindre mon Tonton, il ajoutait souvent : - C'est comme ça, c'est la guerre, faut bien la finir, faut bien la gagner...

Mais il m'a dit aussi plein de belles choses sur les copains ; qu'on se partage tout en frères, et qu'ils ne s'oublieront jamais. Ça, ça m'a plu ; un moment j'ai regretté de ne pas être en âge de m'engager pour aussi connaître ça, et je le lui ai dit.

Non, non, ne regrette point ! qu'il m'a dit, d'accord que tu vas te rencontrer mieux que des frères, si tu as la chance de passer entre les balles... mais un matin, même le premier jour, tu peux t'en prendre une en plein front ou en plein cœur...

Et qu'il avait, ma foi, bien raison.

Comme je voulais trouver quelque chose qui lui donne courage, je lui ai dit, que, le dimanche à l'Eglise, on chante, avec Mr le Curé :

- Sauvez, sauvez la France,
- Au nom du Sacré Cœur ! ...

Et que tout le monde en met un coup, et que même certains pleurent, donc que le bon Dieu doit bien écouter les français.

GOTT MIT UNS

J'ai été très étonné de voir l'Oncle soupirer, d'abord en silence. Puis il m'a dit que c'était bien, mais que ce n'était pas si simple : - Tu vois, mon garçon, qu'il m'a dit, un jour, on a ramené des prisonniers allemands. Ils avaient les bras levés, l'un d'eux était juste en face de moi, tout proche. Sur la boucle de son ceinturon, une petite phrase : Gott mit uns. - Alors ? - Alors ? un copain près de moi, qui avait vu mon regard, me dit : - Cherche pas ! Ça veut dire : Dieu avec nous. Alors tu vois, on peut point savoir...

Suite page suivante